



Laia Abril : "Je me suis intéressée à la culture du viol dans le monde"

Anne-Claire Meffre | Le 25 janvier 2020

Lauréate 2016 du Prix de la Photo Madame Figaro - Arles, l'artiste espagnole, engagée et atypique, expose à Paris le second volet de son oeuvre, *A History of Misogyny*. Un travail dense et fort.

La jeune et intense artiste barcelonaise **Laia Abril** (née en 1986), première lauréate du Prix Madame Figaro - Arles 2016 pour son exposition sur l'avortement, qui a connu un succès international, montre aujourd'hui la suite, à la galerie Les Filles du Calvaire, à Paris. *On Rape (Autour du viol)*, second chapitre de son grand œuvre, *A History of Misogyny (Une histoire de la misogynie)*. Un projet pour lequel elle a reçu la bourse du Visionary Award, porté par le Tim Hetherington Trust, et qui mêle, comme toujours chez elle, installation, textes, photographies... pour composer un ensemble puissant et cohérent. Rencontre.

Madame Figaro. - Comment est né ce chapitre ?

Laia Abril. - Comme pour *On Abortion*, il a été déclenché par un fait divers en Espagne : le **viol collectif**, pendant les fêtes de San Fermin, d'une très jeune femme par cinq hommes, condamnés dans un premier temps pour abus mais pas pour viol, parce que la victime n'avait pas protesté. Je me suis alors intéressée au problème systémique de la culture du viol dans le monde.

Comment l'abordez-vous ?

En balayant l'histoire des lois et de leur application, l'origine des mythes qui perpétuent cette culture du viol, la tradition : pourquoi le système continue de faire défaut aux victimes, mais aussi encourage et normalise la **violence sexuelle**. Les témoignages que j'ai recueillis sur tous les continents, et qui seront montrés dans l'exposition, parlent de viols «institutionnels» et de situations de pouvoir : ils s'attachent à «l'après», à la façon dont les victimes ne sont pas crues, ne peuvent poursuivre leur(s) assaillant(s), sont empêchées de porter plainte, de divorcer, forcées d'épouser leur violeur, etc. J'ai travaillé avec des intermédiaires : psychiatres, journalistes, docteurs...

Quelle forme cela prend-il ?

Il y a les textes de témoignages et ceux qui relatent les lois et les pratiques, anciennes et contemporaines. À côté, j'ai photographié des vêtements à taille réelle, comme autant de portraits iconiques des victimes et des milieux dans lesquels ces viols ont lieu - le mariage, l'armée, l'Église, la prison, l'école... Bien que tout soit fondé sur la réalité, je voulais que l'ensemble soit plus évocateur, plus philosophique que littéral, sinon ce serait trop dur à regarder et ce n'est pas mon rôle, en tant qu'artiste, d'être exhaustive.

Que montrez-vous, par exemple ?

J'ai photographié des objets signifiants, comme une ceinture de chasteté, un détecteur de mensonges, une machine qui teste l'érection devant des stimuli érotiques, des pilules de castration chimique, ou les artifices qu'utilisent les femmes pour feindre la virginité. Et j'ai retrouvé un vieux jeu vidéo mettant en scène un cow-boy qui viole une Indienne attachée à un cactus.

Parlez-nous de l'ensemble, *A History of Misogyny ...*

C'est un projet qui parle du patriarcat comme système de contrôle des corps, d'exercice du pouvoir. Cela va au-delà des genres - les femmes sont impliquées aussi -, et si la plupart des victimes sont féminines, cela concerne aussi les homosexuels et les transgenres, par exemple. Ce système de pouvoir affecte tous les aspects de nos sociétés...

Laia Abril, *A History of Misogyny (Chapter Two): On Rape*, du 25 janvier au 22 février, à la galerie Les Filles du Calvaire, à Paris. fillesducalvaire.com